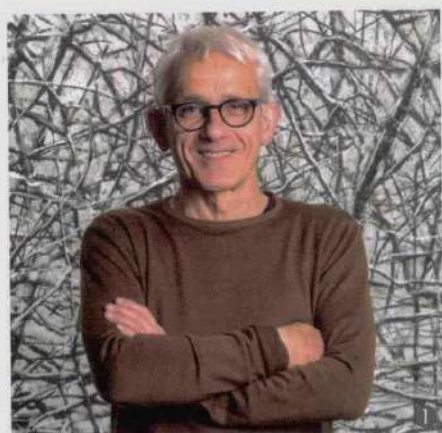


TEMPLON



PHILIPPE COGNÉE

ARTS MAGAZINE, avril 2023



La créativité prolifique de Philippe Cognée

Pas moins de trois expositions pour plonger dans les diverses expérimentations de cet artiste qui, en plus de 40 ans, a su développer un parcours aussi multiple que cohérent.

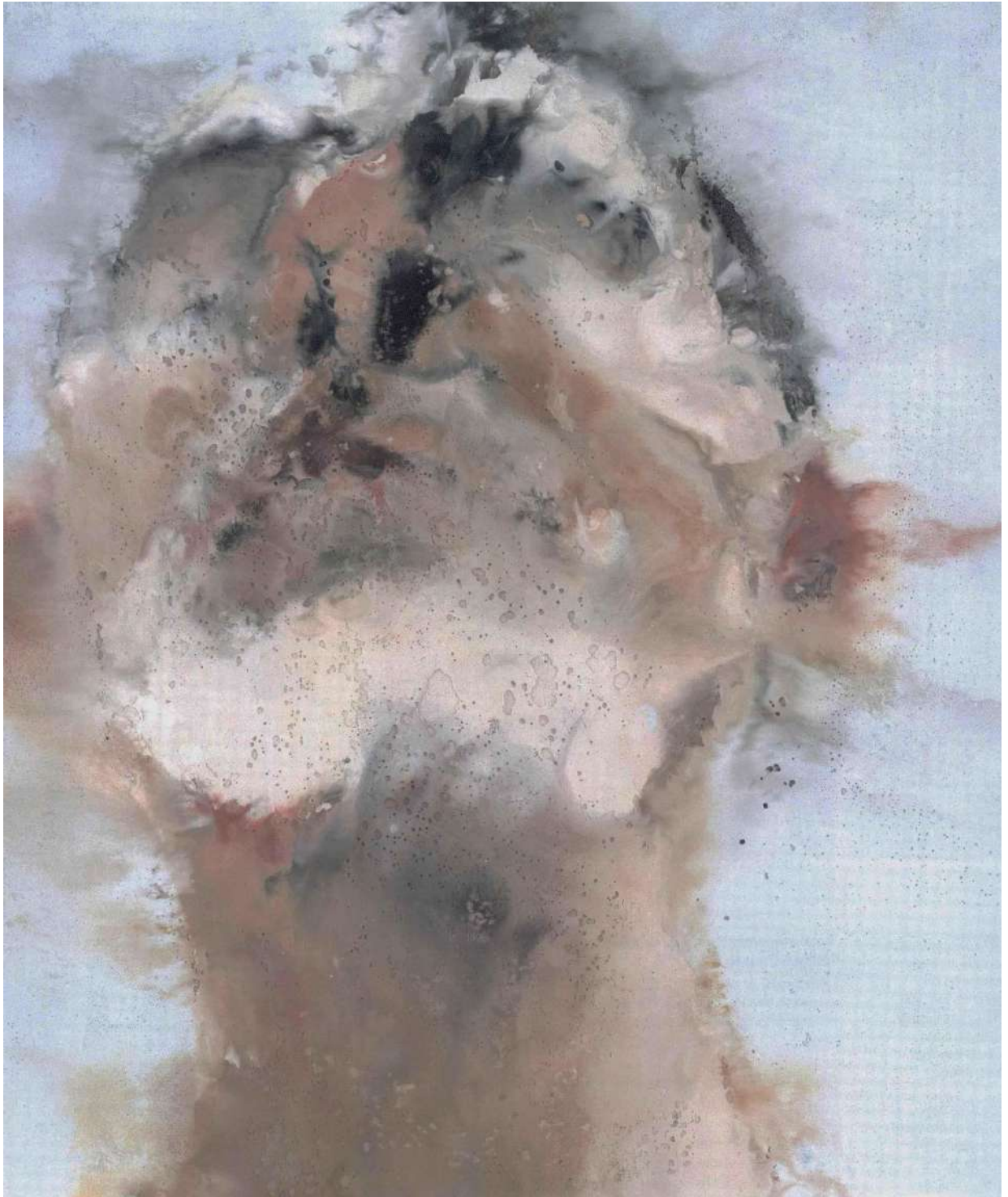
Par Christian Charreyre

❶ Philippe Cognée.

❷ *Jaune colza*, 2012-2020, peinture à la cire sur toile marouflée sur bois, 33 x 41 cm, musée de Tessé, Le Mans, collection de l'artiste.

❸ *Autportrait*, 2001, peinture à la cire sur toile, 31 x 30 cm, musée de Tessé, Le Mans, courtoisie galerie Templon.

Après une jeunesse passée au Bénin qui l'a profondément marqué et des études aux Beaux-Arts de Nantes, Philippe Cognée a d'abord exploré la sculpture et la peinture à l'huile, avant de développer des pratiques et des techniques originales qui lui valent aujourd'hui d'être exposé dans trois musées en même temps : une rétrospective autour de trois thèmes principaux – nature, architecture, figure – au musée de Tessé du Mans ; un projet original autour du *Catalogue de Bâle*, ensemble vertigineux d'un millier de pièces au musée Bourdelle ; une exposition d'œuvres inédites en contrepoint des *Nymphéas* de Monet au musée de l'Orangerie. Trois raisons, s'il en fallait plus d'une, de rencontrer un homme qui s'inscrit autant dans la tradition que dans notre monde actuel.





④, ⑤ & ⑥ *Supermarché*, 2003-2004, triptyque, encaustique sur toile marouflée sur bois, 200 x 153 cm chacun, musée Bourdelle, collection Claudine et Jean-Marc Salomon, Annecy.

⑦ *Tête d'homme*, 1989, bois d'iroko peint à l'encaustique, 29 x 27 x 24 cm, musée Bourdelle, courtoisie galerie Templon.

Trois événements en même temps.... Est-ce l'année Philippe Cognée ?

[rîres] C'est un peu le hasard si ces expositions arrivent en même temps. Les projets ont été initiés en 2018 pour le musée Bourdelle, en 2019 pour celui de l'Orangerie et en 2020 pour Le Mans. Et le Covid est passé par là...

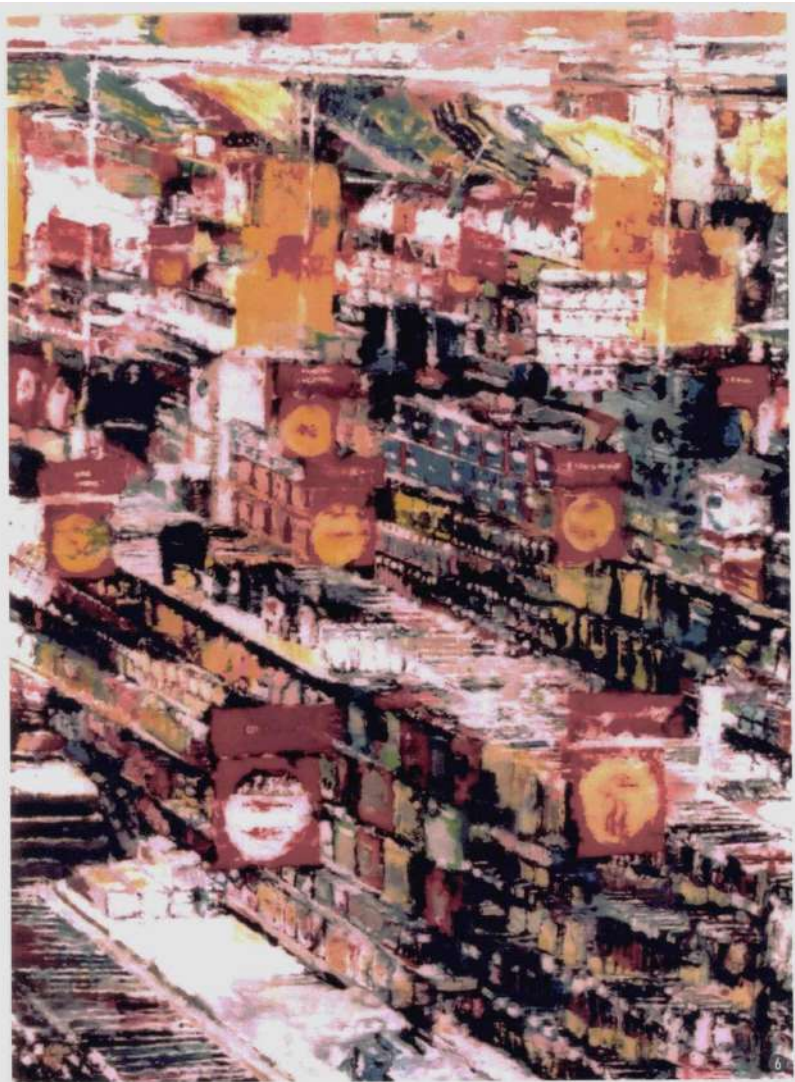
Quel est le fil conducteur de votre travail, l'humain ?

On pourrait dire cela. Mais mes environnements – les architectures, les supermarchés... – sont toujours vides, il n'y a aucune présence humaine. Et lorsque je réalise des portraits, ils sont tellement déformés... C'est pour cela que je me peins souvent, parce que les modèles ne sont pas très contents, j'ai souvent eu des réflexions

[rîres]. Il faut rire de soi... Plus que l'humain, je dirais simplement que je représente la vie telle qu'elle est autour de nous. Et je n'en suis que le témoin.

Vous êtes adepte d'une technique peu répandue, la peinture à l'encaustique. Pourquoi ce choix ?

Cela vient de deux sources. D'une part, mon histoire africaine. Quand j'étais au Bénin, je travaillais sur des batiks, pour m'amuser avec la cire que je faisais fondre et qui donnait des effets de transparence intéressants. Aux Beaux-Arts, j'ai découvert le travail de Jasper John et un déclic s'est fait. Ensuite, j'ai voulu recouvrir mes sculptures de peinture, comme ce que faisait Baselitz, qui me plaisait beaucoup. J'ai eu une première période « primitive », où je



travaillais sur du bois. L'encaustique, qui fonctionnait très bien sur ce support, a « débordé » sur la toile. J'ai vu que c'était une matière très intéressante, qui me correspondait bien, une matière que je pouvais appliquer, gratter, réchauffer, transformer. C'est une matière qui permet tous les gestes. Comme je suis quelqu'un de très pressé et qu'elle sèche très vite, je vois le résultat très vite.

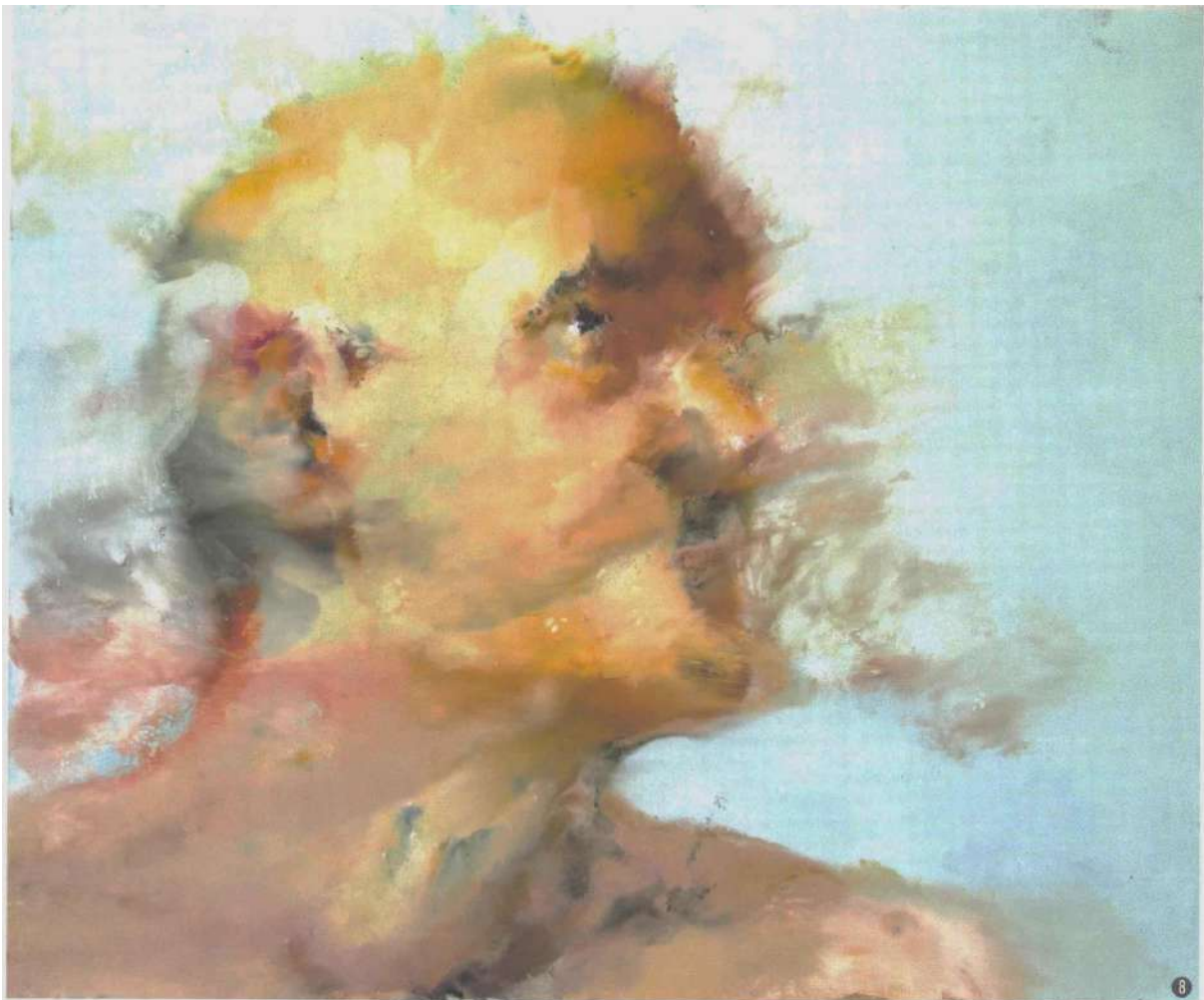
L'une des constantes de votre travail est le flou...
Plutôt la déformation. Cela a toujours été ainsi. Quand je peignais à l'huile, mes gestes étaient un peu violents. Avec la cire, j'ai compris que, en la réchauffant, j'obtenais une déformation et

un aspect plus lisse. On reconnaît les grands peintres à leurs coups de pinceau ; moi, je crée un nouveau geste, sans trace, rejoignant notre monde plastique, sous cellophane, de plus en plus froid. Une idée fascinante.

Comment est né votre travail de « re-peinture », selon l'expression de Colin Lemoine ?

Lorsque je suis revenu d'Afrique, j'ai d'abord eu besoin de travailler sur des formes plus primitives et symboliques. Et, je ne sais pourquoi, j'en ai eu assez ; je ne pouvais plus continuer ainsi. Une sorte de révolution intérieure. Je voulais peindre





8 *Saint Barthélémy* [d'après Pierre-Paul Rubens], 2014-2016, encaustique sur toile marouflée sur bois, 97 x 116 cm, Musée Bourdelle, courtoisie galerie Templon.

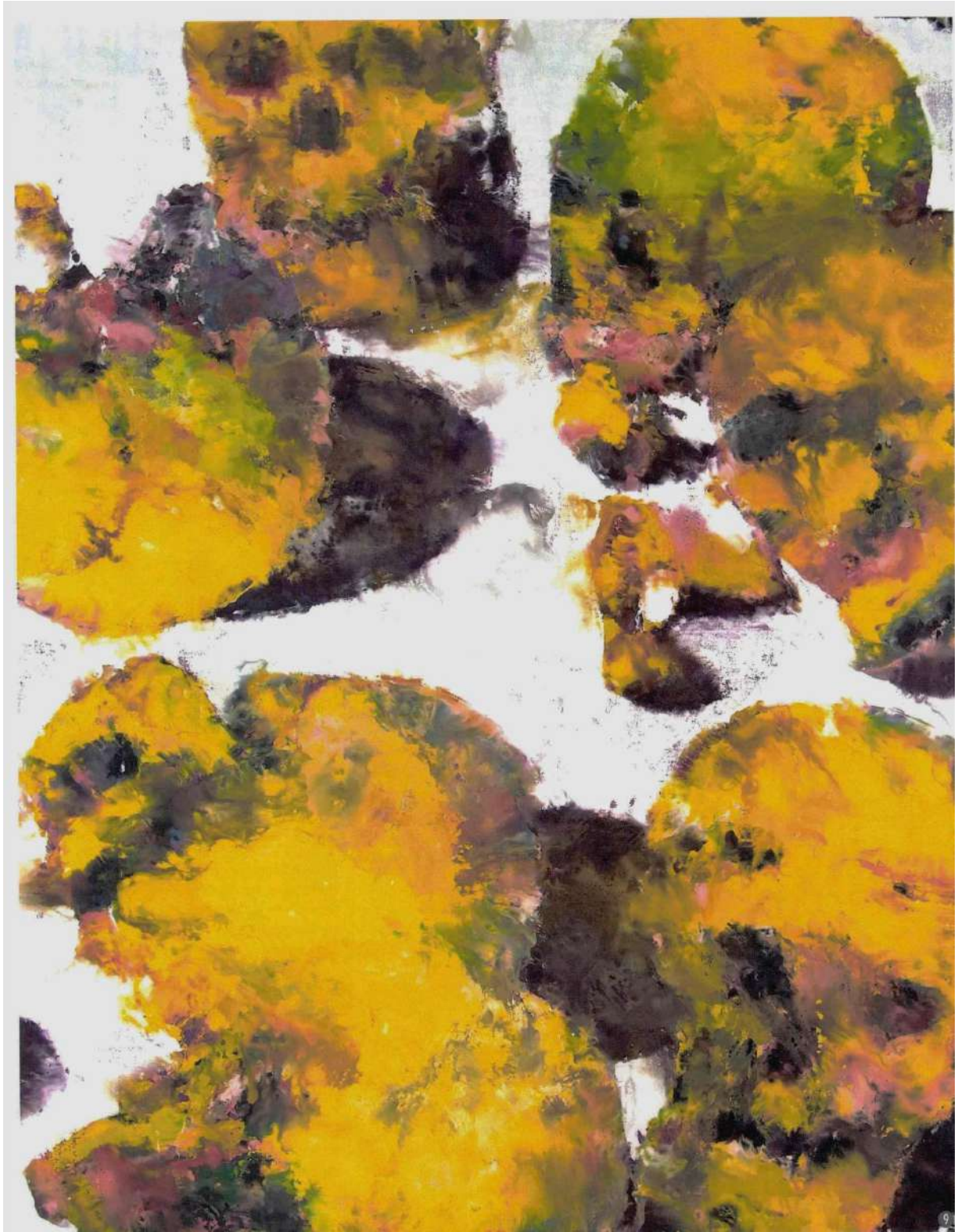
9 *Crânes*, 2007-2017, peinture à la cire sur toile marouflée sur bois, 114 x 146 cm, musée de Tessé, Le Mans, courtoisie galerie Templon.

ce monde qui m'entourait, un monde délirant mais dans lequel on retrouve toujours des objets, comme les chaises ou les chaussures que peignait van Gogh. J'ai alors systématiquement photographié tout ce que mon regard croisait, du matin quand je me levais au soir quand je me couchais. Et j'ai compris que le monde était riche de tout un tas de nouveaux signes qui n'avaient jamais été introduits dans l'art. J'ai commencé ce travail en recouvrant de peinture les photographies, pour voir si on pouvait en faire des tableaux. Avec la peinture à l'encaustique, un changement se produit dont je ne connais pas le résultat, ce qui fait battre mon cœur. Est-ce réussi ou raté ? Quand c'est réussi, cela donne quelque chose que je n'attendais pas. Et l'excitation est toujours là.

Cette démarche vous a-t-elle animé pendant longtemps ?
Dans les années 1990, j'ai réalisé une première œuvre,

exposée au Frac de Marseille, où j'ai travaillé sur une assez grande série de photographies [285, NDLR], parce que je suis un peu obsessionnel [rires]. Quelques années plus tard, j'ai utilisé les prospectus publicitaires qui encombraient nos boîtes aux lettres. Je les trouvais laids mais ils étaient un signe de notre époque. Je les ai recouverts, dans une démarche un peu Pop Art. Mais j'ai mal travaillé, je n'ai pas assez préparé le support – le papier était vraiment d'une qualité médiocre – et je n'ai pu les montrer qu'une fois, au musée des Beaux-Arts de Nantes. Tout a été perdu...

Est-ce cela qui vous a amené à ce projet du *Catalogue de Bâle* ?
Exactement. Ma galerie suisse me présentait à Art Basel, j'ai du y aller vingt fois et je trouvais cela fascinant : la faire en elle-même, la plus importante du monde, ce que l'on trouvait, les personnes venues des quatre coins du





10 *Le Catalogue de Bâle*, 2013-2015, vue du projet présenté partiellement à la fondation Fernet-Branca de Saint-Louis, 2016, musée Bourdelle, courtoisie galerie Templon.

11 *Sans titre*, 1991-1995, huile sur photographie marouflée sur aluminium, 285 pièces, 195 x 339 cm [10 x 15 cm chacune], musée Bourdelle, Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur, Marseille.

12 *Pivoine 1*, 2022, encaustique sur toile marouflée sur bois, 240 x 180 cm, musée Bourdelle, courtoisie galerie Templon.

13 *La Grande bibliothèque*, 2017, peinture à la cire sur toile, 190 x 180 cm, musée de Tessé, Le Mans, courtoisie galerie Templon.

globe..., et ces magnifiques catalogues qui sortaient tous les ans, que l'on trouvait dans les bibliothèques de tous les collectionneurs. J'ai eu l'idée un peu iconoclaste d'en déchirer les pages et de repeindre sur les images des œuvres pour en faire d'autres tableaux. Et j'ai réalisé ce travail d'une façon peut-être un peu excessive... [rires].

Ce projet est en effet hors-normes....

Je trouvais qu'il prenait du sens dans cette démultiplication infinie. À Bâle, il y a une quantité impressionnante d'œuvres, un peu comme un supermarché où l'on achète et l'on vend. Parce que j'aimais beaucoup cette idée, j'ai voulu en témoigner par le nombre en peignant 1.080 œuvres, un peu comme un travail de moine copiste. Je l'ai aussi pris comme un jeu, une sorte de grande blague.

Plus récemment, vous vous êtes intéressé à un autre sujet, les fleurs. Pourquoi ?

J'aime bien les thématiques inscrites dans l'Histoire de l'art depuis les origines. Les fleurs, qui sont omniprésentes en Afrique, me fascinent depuis ma toute petite enfance, notamment leur odeur. Dans les années 2000, j'ai commencé à peindre des fleurs. En 2012, j'ai travaillé sur la série des *Amaryllis*, avec les tiges cassées. Brisées, les fleurs se décomposent, on croirait de la chair humaine, quelque chose de très dur visuellement ! Quelques années plus tard, j'ai travaillé à partir des photos de mes pivoines que j'ai agrandies. Elles sont magnifiques, surtout quand elles se fanent. Je ne voulais pas peindre la fleur dans sa magnificence mais plutôt dans sa décrépitude. En grand format, les pétales sont proches des drapés. Cela m'évoque Bruegel et ses ongles déchus, un univers cosmique incroyable...



Comment interpréter le titre de l'exposition au musée Bourdelle, « La peinture d'après » ?

C'est une sorte de jeu de mot, avec plusieurs sens possible. D'abord, parce que j'ai recouvert les images d'autres artistes, comme une citation. Et il y a aussi, forcément, l'idée de la succession, parce que nous sommes toujours les enfants de quelqu'un.

Être exposé au musée Bourdelle est particulièrement symbolique pour vous...

Dans les années 1980, quand j'ai travaillé la sculpture, j'ai beaucoup regardé Bourdelle.

Il se dégage de son travail une sorte de puissance, d'énergie que je cherchais à retrouver dans mes gestes. Quand Colin Lemoine m'a proposé ce projet, j'ai d'abord été un peu sonné et puis je me suis dit que c'était le destin. Peut-être étais-je amené à faire quelque chose dans ce musée que j'avais si souvent visité, sans savoir que j'y proposerais mon travail un jour.

Avez-vous abandonné la sculpture ?

C'est quelque chose que je ne fais plus en ce moment. Mais j'ai envie d'y revenir.

À voir

« Philippe Cognée – La Peinture d'après »
Jusqu'au 16 juillet 2023

Du mardi au dimanche
de 10h à 18h

Prix : 10 € / 8 €

Musée Bourdelle
18 rue Antoine Bourdelle
75015 Paris

bourdelle.paris.fr

Instagram : @MuseeBourdelle

« Philippe Cognée – Le Réel sublimé »
Du 13 mai au 5 novembre
2023

Du mardi au dimanche, de 10h
à 12h30 et de 14h à 18h

Entrée gratuite

Musée de Tessé
2 avenue Paderborn
72000 Le Mans

lemans.fr

Instagram : @museesdumans

« Philippe Cognée – Contrepoint contemporain »
Jusqu'au 4 septembre 2023

Tous les jours sauf mardi de
9h à 18h, nocturne le vendredi
jusqu'à 21h

Prix : 12,50 € / 10 €

Musée de l'Orangerie

Jardin des Tuileries

Place de la Concorde

75001 Paris

musee-orangerie.fr

Instagram : @museeorangerie